

QU'EST-CE QU'UNE HOMÉLIE?

Théologie enseignée et théologie prêchée

Les organisateurs de cette Session sur la prédication ont jugé utile de mettre au programme, avant d'aborder les problèmes pratiques et concrets de la prédication, un exposé un peu théorique, une esquisse d'une théorie ou d'une théologie de la prédication. Mais, chose curieuse, ils ont chargé de cet exposé non un théologien attitré, mais un curé qui ne prétend à aucune érudition théologique et qui se gardera de s'aventurer dans le domaine de la haute spéculation théologique.

Pourtant, je dois dire que c'est en tant que curé, comme pasteur d'âmes, comme prédicateur par profession, que j'ai rencontré le problème, qui certainement préoccupe d'autres confrères dans le ministère paroissial, à savoir quels étaient les rapports entre la théologie qu'on nous a enseignée et la prédication dont nous avons la charge.

Tout d'abord il semble que quiconque a étudié sa théologie doit savoir prêcher, c'est-à-dire doit savoir ce qu'il dira en chaire. Affirmer le contraire pourrait passer pour une insulte à l'adresse d'un prêtre. Certainement, il doit s'appropriier la technique de l'art oratoire, il doit se conformer aux principes de la logique, de la psychologie, de la rhétorique, pour réussir selon la règle classique : *Ut pateat, placeat, moveat*. (Toutefois, on constate que tout cela, l'un l'apprend tard, l'autre, jamais.) Mais, en général, cette sorte de continuité entre l'enseignement théologique et l'exercice de la prédication n'est pas précisément mise en question.

Pourtant, ne constatons-nous pas une certaine inefficacité de la prédication courante, une certaine lassitude de nos auditeurs et, malgré la profusion de sermons et d'enseignement religieux, une ignorance religieuse croissante même chez les fidèles, qui glissent insensiblement vers une religion purement naturelle, un vague déisme vidé de la substance du message chrétien ? On rencontre parfois des chrétiens qui se croient fort instruits en religion, mais dont la curiosité intellectuelle en matière religieuse ne va pas de pair avec une vie authentiquement chrétienne.

Notre prédication ne serait-elle pas, au moins partiellement, en cause ? Avons-nous une notion juste et adéquate de notre prédication, de ce qui fait l'essence et le caractère spécifique de la prédication chrétienne ? Non pas de ce qui l'apparente à l'art oratoire profane, mais ce qui l'en distingue profondément ?

Pour répondre à cette question, il faudrait esquisser une théologie de la prédication et commencer par rassembler ce que la révélation nous apprend sur la prédication, il faut scruter les Écritures. Nous devons nous contenter de résumer en quelques thèses ce qui ferait tout un chapitre d'une théologie biblique¹.

Que trouvons-nous dans la Bible sur la prédication ? Considérons d'abord la prédication *in actu*, l'action de prêcher.

1° La prédication obéit à un ordre formel du Christ : *euntes praedicate*. Les quatre Évangiles rappellent cet ordre dans leur dernier chapitre.

2° Dans l'intention du Christ, la prédication est LE moyen par excellence pour fonder, propager et édifier le royaume des cieux, pour ouvrir aux hommes la voie du salut.

Son efficacité est analogue à celle des sacrements (cf. Actes des Apôtres, x, 44 : « Pierre parlant encore, l'Esprit-Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient sa parole »). Ainsi, la prédication proclame et réalise à la fois les mystères du salut.

3° La prédication doit susciter la foi. Cela vaut non seulement pour la prédication proprement missionnaire, qui

1. Je m'excuse de devoir vous répéter en partie ce que le R. P. Bouyer vient de vous exposer sur ce sujet. Mais il me semble que cette récapitulation ne sera pas inutile.

veut convertir à la foi, mais tout autant pour la prédication qui s'adresse aux croyants. La foi a besoin de la prédication pour naître, pour s'accroître et pour rester vivante. *Fides ex auditu, quomodo audient sine praedicante?* Donc, pas de prédication, pas de foi.

Si nous considérons le *sujet qui prêche*, le prédicateur, nous apprenons qu'il est premièrement un *messenger*, un homme chargé d'un message. Il est *prophète* dans le sens originel du mot, celui qui profère ce que Dieu lui a appris, il est *apôtre*, envoyé, il est « keryx », *hérault*, qui proclame un « kerygma », une proclamation. Il ne donne rien du sien, mais il transmet fidèlement le message de Dieu et du Christ qui lui a été confié.

D'une part, il est astreint au service de la Parole, comme s'exprime saint Pierre (*diakonia tou logou*); d'autre part, sa proclamation jouit d'une autorité incomparablement supérieure à toute autorité humaine, car il est le porte-parole de Dieu lui-même.

Nous sommes parfois tentés de méconnaître la continuité entre la prédication apostolique et la prédication chrétienne de tous les temps. C'est la notion de révélation, de la révélation qui prend fin avec le temps apostolique, qui nous amène à considérer la prédication apostolique trop exclusivement comme vérité révélée, et à oublier qu'elle est et reste également la norme, le type, le modèle, la réalisation la plus parfaite de toute prédication chrétienne.

Cette dernière, bien qu'elle cesse de participer au caractère de révélation au sens strict du mot, continue néanmoins de jouir de la même autorité et efficacité que le Christ a conférée à la prédication de ses apôtres : « Qui vous écoute, m'écoute. » On en tirera la conclusion que toute prédication chrétienne doit avoir conscience de sa dépendance fondamentale et totale de la prédication apostolique qui est la Parole de Dieu, dont elle tient toute son autorité.

Le prédicateur apostolique était un *témoin*, au sens strict du mot : *Vidimus, audivimus, manus nostrae contractaverunt*. Le prédicateur chrétien lui aussi, bien qu'il ne puisse s'affirmer témoin oculaire, est et reste témoin au sens plus vaste et plus plein qu'a pris le mot « martyrs », martyr, dans le Nouveau Testament. Les apôtres sont témoins par profession, l'Esprit-Saint les qualifie pour cette profession,

et leur témoignage ne se restreint pas à ce qu'ils ont vu et vécu eux-mêmes, mais il englobe toute la révélation divine et toute l'économie du salut. Il n'est pas seulement rétrospectif, il embrasse le présent et les choses à venir. En dernière instance, c'est Dieu, c'est le Christ qui s'atteste par la bouche et la parole de ses prédicateurs. *Eritis MIHI testes.*

Si nous passons au *contenu de la prédication*, il est désigné globalement par le terme : *Euangelion*, bonne nouvelle, annonce de salut pour tous les hommes.

La Bonne Nouvelle est la proclamation de tout ce que Dieu, ce que le Christ a accompli et accomplira pour nous sauver, c'est le récit toujours repris des *magnalia Dei*.

Le grand discours de saint Étienne dans les Actes est le prototype de cette prédication qui résume toute l'histoire du salut depuis Abraham jusqu'au Christ. Les grands faits saillants de cette histoire, en particulier les *magnalia* du Christ, depuis sa naissance à sa mort, sa résurrection, son ascension jusqu'à la parousie, se condensent très tôt en formules brèves et concises, dont toute la littérature parénéti- que du Nouveau Testament est parsemée, formules que nous rencontrerons bientôt dans la liturgie (le symbole, les préfaces, etc.). Parfois la mention d'un seul de ces faits, la résurrection par exemple, tient lieu de tous les autres. Mais toute la série est constamment présente à la pensée des prédicateurs apostoliques, c'est la trame de leurs sermons. Saint Paul aime des formules qui semblent exclusives : *Nos autem praedicamus Christum, et hunc crucifixum*, mais il n'a nullement l'intention d'isoler ce fait de la crucifixion des autres, sa pensée se meut toujours dans cette magnifique et vaste économie du salut qui va de la création à la parousie, et qui culmine dans le mystère du Christ, qui nous a révélé définitivement les desseins mystérieux de Dieu sur notre salut.

Voilà donc quelques éléments d'une théologie biblique de la prédication. Mais je voudrais attirer encore votre attention sur un mot, un terme, qui à lui seul nous introduit dans le cœur même de la prédication chrétienne.

C'est le mot : *Parole de Dieu, Debar Jahweh*, que les Septante rendent par *Logos*, mot qui finit par acquérir dans les quatre Évangiles la plénitude de sa signification. Déjà tout l'Ancien Testament nous apprend que *Debar, Logos*, n'a

pas seulement une signification de notion et de cognition, mais représente une *dynamis*, une force, une puissance. La Parole de Dieu est agissante, active, ou plutôt Dieu agit par sa Parole. Sa Parole est grâce ou jugement, vie ou mort, elle réjouit, elle console, mais elle épouvante aussi, elle terrifie, elle brûle comme le feu, elle pénètre comme un glaive. Tout le psaume cxviii est un magnifique commentaire de ce dynamisme de la Parole de Dieu. Cette Parole de Dieu est proclamée pour être entendue, écoutée, reçue, acceptée et enfin rendue à Dieu par la réponse (*Ant-Wort*) de la foi, de la louange, de la prière. La réponse, l'assentiment joyeux à la Parole de Dieu, l'acclamation à ses formules consacrées : l'*Amen*, *Alleluia*, *Hosanna*, etc., qui sont acte de foi, d'espérance, d'obéissance, de soumission. Ainsi la Parole de Dieu exige de l'auditeur une décision, un choix. Celui-ci y croit ou bien se raidit dans le refus. Il y a différentes manières de réagir sur la Parole de Dieu, selon la parabole sur le semeur, mais une seule est la bonne. « Bienheureux ceux qui écoutent la Parole et la conservent dans leur cœur. » La Parole de Dieu ne peut jamais être séparée et coupée de celui qui la prononce, Dieu. Le Christ sait que ses paroles étonnent par leur dureté, qu'elles scandalisent, bien que parfois la foule s'incline devant la puissance de sa parole.

Mais cette parole, il l'identifie à celle du Père, il est la Parole de Dieu. De même il identifie la parole des apôtres à la sienne propre : « Qui vous écoute, m'écoute. »

La Parole de Dieu opère le salut : *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta*. La Parole de Dieu, telle que la proclament les prédicateurs du Christ, conservera toute sa puissance jusqu'au dernier jour : *Verba mea non transibunt*. Enfin la parole est sacramentelle, elle est signe de grâce et moyen de grâce, elle contient le mystère du Christ, elle accompagne les mystères du Christ.

*
**

A nous de tirer les conclusions de cette courte esquisse d'une théologie de la prédication : notre prédication n'est valable que si elle reste dans la lignée de la prédication apostolique, son prototype. Elle doit être avant tout procla-

mation de la Parole de Dieu et explication de cette Parole de Dieu. Elle est et reste la Bonne Nouvelle, le récit de ce que Dieu a fait, fait encore et fera *propter nostram salutem*. A cette condition elle remplira sa mission primordiale d'éveiller, de nourrir, de vivifier la foi.

L'Église des premiers temps a eu pleinement conscience de la valeur exemplaire de la prédication apostolique; elle l'a intégrée dans la liturgie sous forme de lectures, de prières et de chants. Depuis dix-neuf siècles, la liturgie continue de propager la prédication apostolique. Parfois on se demande : « Comment la prédication a-t-elle pu si souvent s'éloigner de son prototype sanctionné par la Révélation ? »

Les Pères de l'Église, dans leur ensemble, ont su rester fidèles à la tradition apostolique. Leur prédication consiste essentiellement à commenter des textes bibliques. Ils expliquent les péripécies liturgiques, ils commentent à la suite les livres bibliques. Leur prédication est nourrie, saturée de la Parole de Dieu à tel point qu'on peut, à l'aide de leurs citations bibliques, reconstituer presque toute l'Écriture Sainte.

Mais ce n'est pas uniquement cette richesse biblique qui fait l'originalité de la prédication des Pères. Ce n'est pas non plus ce qu'on appelle leur allégorisme et qui parfois nous semble étrange et arbitraire. Il faut déceler leur originalité sous cette enveloppe de formes et de procédés qui relèvent davantage de genres littéraires et découvrir la structure de leur pensée, le principe qui ordonne les éléments à première vue si disparates de leur prédication. Le secret de leur prédication, tel que nous le révèlent les homélies des tout grands, d'un saint Augustin, d'un saint Léon, d'un saint Grégoire, d'un saint Jean Chrysostome, pour ne nommer que ceux qui nous sont familiers par le Bréviaire, c'est la vue d'ensemble, la grande synthèse, le *Kosmos*, qui englobe toute leur réflexion chrétienne. Elle a son nom, son terme technique, ils l'appellent l'*Oikonomia*, l'économie du salut. Ce n'est pas d'un système de spéculation rationnelle que part leur pensée, mais d'une histoire, histoire merveilleuse et sainte qui est l'histoire des interventions divines dans ce monde. Elle a son point culminant dans le Christ. Autour du mystère du Christ s'organise leur prédication. Le « figuratisme » leur permet de tracer des lignes de rela-

tions entre tous les faits, les personnages et les époques de cette histoire sainte. Ces lignes, comme des faisceaux de lumière, convergent vers le centre de cette histoire, le Christ, et le mettent en pleine lumière. L'histoire du salut, le mystère du salut, est la toile de fond sur laquelle s'ordonne en une harmonie parfaite une multitude de scènes, de récits, d'images. Les Pères ont travaillé à fonder une culture d'esprit chrétienne, mais ils avaient de cette culture chrétienne une conception très précise. Le R. P. Daniélou a très bien formulé cette conception lorsqu'il dit : « Toute la culture chrétienne consiste à saisir les liaisons qui existent entre la Bible et la liturgie, entre l'Évangile et l'eschatologie, entre la mystique et la liturgie². » Cette même conception de la culture chrétienne, soit dit en passant, se retrouve dans les peintures romanes, dans les vitraux et les sculptures des cathédrales gothiques, dans les icones de l'Église d'Orient.

Les Pères n'ont pas seulement prêché, ils ont défendu le *depositum fidei* contre les attaques du dehors et les fausses interprétations du dedans. Défenseurs de la foi, ils sont devenus théologiens. Ils se servent des armes de la réflexion et de la spéculation, ils n'hésitent pas à emprunter ses termes au langage philosophique de leur temps. Mais ils hésitent longtemps devant certains néologismes pourtant indispensables pour sauvegarder l'intégrité de la foi, parce que ces néologismes ne sont pas bibliques.

*
**

Une nouvelle génération de philosophes et de grammairiens chrétiens n'a plus eu ces scrupules. Pour atteindre une pénétration rationnelle du donné révélé, poussée aussi loin que possible, un Boèce introduit systématiquement dans la théologie la terminologie philosophique et se fait fort d'exprimer les vérités de foi, comme il dit, *novorum verborum significationibus*. C'est l'origine lointaine de la théologie scolastique. Des siècles passeront jusqu'à l'élaboration de ses grands systèmes, longtemps elle conserve le

2. *Dieu vivant*, n° 1.

sentiment de son entière dépendance de la Parole de Dieu. *Doctor theologiae* et *doctor Sacrae Paginae* ou *Sacrae Scripturae* s'emploient indifféremment. Les théologiens du XIII^e siècle ont encore nettement conscience de leur charge particulière de former les prédicateurs, et de la responsabilité de l'instruction religieuse du peuple qu'ils partagent avec les évêques et les pasteurs³. Mais, sous l'influence de la théologie, s'élabore un nouveau genre de prédication, le *sermo*; il prend naissance des méthodes didactiques de l'enseignement théologique. Il est en quelque sorte une transposition de la *quaestio disputata* sur la chaire des églises. On pose un problème, on pèse le pour et le contre, on argumente, on réfute, pour emporter finalement le consentement des auditeurs. Le genre de l'homélie, on l'abandonne de plus en plus aux prédicateurs populaires. Mais cette prédication populaire est de plus en plus farcie de légendes, de miracles, d'histoires, elle périclité et dégénère parfois.

On sait que la Réforme a reproché durement à l'Église catholique d'avoir privé le peuple chrétien de la Parole de Dieu. En ce qui concerne la quantité de la prédication, ce reproche n'est pas fondé. On a beaucoup prêché au XV^e siècle et au XVI^e siècle. Pourtant cette prédication avait subi une perte de valeur considérable. Elle se vidait du mystère du Christ. Un moralisme outrancier la dominait. À en juger d'après les sermons d'un des prédicateurs les plus renommés à la veille de la Réforme, Gailer de Kaysersberg, qui pendant plus de trente ans occupa la chaire de la cathédrale de Strasbourg, ce verdict n'est pas exagéré. On ne s'étonne pas du retentissement que provoqua le retour des prédicants luthériens et réformés au « pur évangile » et aux grands thèmes de la révélation : péché et rédemption, grâce et salut, foi et justification.

Pour remédier à la défaillance de la prédication, le concile de Trente imposa à tous les pasteurs d'âmes l'obligation stricte de lire et de commenter en langue vulgaire au moins tous les dimanches et jours de fêtes les péricopes de la liturgie, et il décida la publication du *Catechismus ad Parochos*. Malheureusement, les controverses théologiques favorisèrent un genre polémique et apologétique de la pré-

3. J. LECLERC, *Revue des Sciences religieuses*, 1947, pp. 121 ss.

dication de plus en plus inefficace. Enfin, le rationalisme exerça ses ravages.

Peut-on affirmer que la prédication s'est régénérée depuis et qu'elle ne soulève plus de problème? Je ne le crois pas. Au contraire, une littérature déjà abondante et en particulier cette Session sur le renouvellement de la prédication prouvent qu'on se rend compte du problème. Mais à mon avis le problème n'est pas encore posé avec assez de netteté, ou même parfois mal posé. On est préoccupé de rendre la prédication actuelle vivante, prenante, mais on envisage trop exclusivement l'auditeur et ses réactions, on prend en quelque sorte mesure sur lui. Cette préoccupation est louable, mais elle ne vient qu'en second lieu. Il y a des lois de la prédication chrétienne, indépendantes des réactions possibles des auditeurs. *Praedica verbum, opportune, importune*. Nous avons essayé de dégager ses lois de leur contexte biblique et du prototype de la prédication apostolique. Ces lois ont été partiellement négligées, oubliées, abandonnées.

*
**

Nous avons constaté que même la théologie a sa responsabilité dans cette évolution. Nous comprenons que de différents côtés des reproches aient été adressés à l'enseignement théologique de ne pas assez se soucier de la *praedicabilitas* des vérités religieuses, et de ne pas préparer les futurs prédicateurs à leur tâche. On a même affirmé qu'il y avait incompatibilité entre la théologie scientifique et la prédication, qu'il fallait créer de toutes pièces, à côté de la théologie scientifique, une théologie appelée kerygmaticque.

De ces polémiques, il ressort que, tout de même, entre théologie enseignée et théologie prêchée, il y a des différences. Essayons de préciser.

On dit : « *La théologie enseignée est avant tout au service de la vérité. Mais la théologie prêchée vise la vie.* »

Avouons qu'une théologie enseignée par pur plaisir intellectuel désintéressé ou par goût de synthèse est une théologie trop courte, ou même cesse d'être une théologie. Il se peut que ce danger guette parfois l'enseignement théologique, de devenir pur jeu de l'esprit, sans prise sur le réel. Mais la théologie scientifique reste absolument indispensa-

ble au prédicateur, car il est porteur de vérité. Le Christ est Vérité et Vie.

Pour ordonner et structurer son enseignement, le prédicateur a besoin d'avoir appris une science théologique bien organisée. Ce problème ne paraît pas insoluble.

On dit encore : « *Ce que nous reprochons à la théologie enseignée, et ce qui la rend inapte à nourrir la prédication, c'est sa systématisation et son organisation selon des principes rationnels, qui l'éloignent trop loin de la prédication apostolique et patristique, et sa perte de la perspective de l'OIKONOMIA, de l'histoire du salut.* » Ici nous touchons, il me semble, à un grief assez fondé. On fait le même reproche à nos catéchismes qui sont devenus des extraits de manuels de théologie, un rassemblement de doctrines sans lien organique, une multitude de connaissances religieuses sans cohésion et sans prise sur le fond des âmes et des consciences.

En effet, la prédication ne peut à aucun prix se passer de la perspective de l'*Oikonomia*. Il faut donc bien que la théologie enseignée lui fasse une place plus importante. Des tentatives dans ce sens ont été entreprises. Signalons le beau travail de toute une vie du P. Mersch pour regrouper toute la théologie autour du *Corpus mysticum*. Le P. Mersch avoue, du reste, que des préoccupations pastorales n'ont pas été étrangères à la synthèse qu'il propose. Elle ouvre aux prédicateurs des perspectives inattendues sur l'ensemble des mystères du salut et leur connexion profonde. Je crois qu'un travail théologique de ce genre, un regroupement selon de nouvelles perspectives faciliterait beaucoup la transition de la théologie enseignée à la théologie prêchée. Une des synthèses les plus fertiles est à mon avis celle du P. Casel, appelée *Mysterientheologie*, sur laquelle vous avez eu d'amples renseignements dans *La Maison-Dieu*, cahier 14.

Voici un autre reproche à l'adresse de la théologie enseignante : « *Elle a abandonné trop facilement le langage biblique pour une terminologie abstraite, philosophique et rationnelle. Cette terminologie ayant envahi même l'instruction religieuse, la prédication et le catéchisme, il en résulte le fait déplorable que la catéchèse biblique et liturgique insérée dans le culte n'est plus comprise.* » On peut répondre que la théologie scientifique ne peut pas renoncer

à son travail d'analyse et de synthèse rationnelle sans se renier, ni à l'usage d'une terminologie précise, soustraite à toute équivoque. Mais il faut concéder que la prédication ne gagne rien à se parer de cette terminologie qui la coupe de ses racines bibliques (en disant, par exemple : « *La grâce est un accident* »).

On demande donc à la théologie enseignante de faire un effort de théologie positive en recherchant dans la tradition non seulement les idées théologiques, mais aussi leur « incarnation » dans les mots, les images, les formules, les synthèses et les symboles.

Il y a de nombreux termes bibliques, chers à la liturgie, qui sont comme des clefs du mystère du salut (je cite au hasard : *Évangile, Royaume, lumière, ténèbres, monde, vie, gloire, renaître, Seigneur, salut*) qui ont plus ou moins disparu de la catéchèse et de la prédication courante, ou perdu la plénitude de leur signification. En allemand, le mot *Reich*, biblique s'il en fût, en est arrivé à signifier une réalité politique absolument profane.

La théologie enseignante peut et doit étudier et revaloriser ces mots et rétablir à côté de son vocabulaire technique le langage kerygmaticque.

Tout cela implique non seulement un retour plus hardi aux sources bibliques et patristiques, mais peut-être même un remaniement de méthodes. Le procédé usuel de formuler des thèses et de les prouver ensuite par des citations bibliques ou patristiques est, par rapport à la prédication, un chemin à rebours. La prédication a profondément subi l'influence de cette méthode. Inconsciemment, le prédicateur croit devoir prouver, démontrer, argumenter, tirer des conclusions. Je pense à ce bon curé qui tous les ans à Pâques prouvait à ses paroissiens avec beaucoup de verve que la Résurrection était bien vraie, et que ceux qui la niaient étaient de mauvaise foi. Du mystère pascal et de sa signification fondamentale pour l'existence chrétienne ses paroissiens n'ont jamais rien appris. Au fond, ce n'est pas étonnant, car dans ses cours de théologie le curé en question n'en a rien entendu non plus. Il y a donc des lacunes dans l'enseignement théologique courant, qu'il faut combler. Il y a des questions secondaires qui prennent beaucoup trop d'importance au détriment d'autres. Au courant

de notre Session nous découvrirons, j'en suis convaincu, de ces matières qui exigent un approfondissement et un enrichissement théologique.

J'hésite de dire du mal de nos maîtres en exégèse, qui, eux, auraient dû desceller les sept sceaux du Livre des livres. L'ont-ils toujours fait ? Ayons confiance dans le magnifique renouveau biblique qui tout de même s'annonce ; la prédication, et en particulier le genre si important de l'homélie, ne pourra qu'en profiter.

Il est temps de conclure ; pourtant, il semble que je n'ai toujours pas répondu à la question que je devais traiter : « Qu'est-ce qu'une homélie ? »

Néanmoins, je crois avoir apporté les éléments de cette réponse, qui sera en quelque sorte comme le fruit de toute cette Session. Tout d'abord, il fallait une hiérarchie de valeurs par rapport à la prédication et ses différents genres.

Si la prédication apostolique est le prototype de la prédication, l'homélie se doit ranger en tête de tous les genres de prédication. C'est peut-être une révolution de la prédication, car l'homélie figure comme parent pauvre parmi les genres de prédication, comme genre mineur et déconsidéré à tel point que dans le langage courant homélie a pris le sens d'une sermonce, d'un « savon » qu'on passe à quelqu'un, d'une chose souverainement ennuyeuse.

Mais nous avons vu que la prédication, qui depuis le temps des Pères s'appelle homélie, qui veut être proclamation de la parole de Dieu, rien de plus, *diakonia tou logou*, service de la Parole et service du Christ, se prête mieux que toute autre aux intentions que Dieu poursuit avec et par sa Parole. Saint Grégoire le dit dans une homélie sur saint Luc, x, 1 (au Bréviaire, *commun des évangélistes*, III^e nocturne) :

Praedicatorum enim suos Dominus sequitur, quia praedicatio praevenit, et tunc ad mentis nostrae habitaculum Dominus venit, quando verba exhortationis praecurrunt; atque per hoc veritas in mente suscipitur.

En effet, si nous croyons à l'efficacité salutaire de la Parole de Dieu (*per evangelica dicta deleantur nostra delicta*), si nous avons conscience du caractère théandrique de notre prédication, puisque c'est le Christ ou l'Esprit du Christ

qui se sert de nos paroles comme instruments pour opérer le salut, il faut que la prédication se soumette entièrement à la parole de Dieu pour la servir seule.

Il n'est pas question de déprécier les autres genres de prédication, ils ont chacun sa fonction et sa valeur par rapport aux différents besoins de la pastorale, mais pour l'homélie il faut réclamer une place d'honneur et lui réserver dans l'ensemble de la prédication des lieux et des moments privilégiés. Je signale en premier lieu le sermon de la messe, celui qui suit la proclamation solennelle de la Parole de Dieu dans l'épître et l'évangile, en particulier à la grand'messe des dimanches et jours de fête. Toutes considérations d'opportunité tombent devant cette exigence, seules des raisons majeures comptent pour dispenser de l'homélie. Le Peuple de Dieu a un droit consacré par la législation de l'Église à ce qu'on lui rompe le pain de la Parole de Dieu, et précisément de cette parole qui est insérée à dessein dans la liturgie.

Une seconde raison intervient. Elle s'impose comme conclusion du rapport du R. P. Bouyer, sur le mystère et la prédication. Comme le sacrement a besoin de la parole, la célébration des mystères réclame une prédication particulière qui la prépare et y introduit : une initiation, une mystagogie. Or, pour le mystère de la messe, l'Église a fait un choix de textes bibliques pour initier à la célébration. Ce serait méconnaître singulièrement les intentions de l'Église que de remplacer l'homélie sur ces textes par des sujets et des thèmes arbitrairement choisis, ou par un plan de sermons imposés. Il faut trouver un autre moyen, d'autres moments, d'autres circonstances pour y placer ces instructions religieuses même prescrites. Il faut sauvegarder la structure de la messe qui ne tolère pas des éléments hétérogènes, il faut respecter sa grandeur, et ne pas en faire un prétexte pour n'importe quel sermon, parce qu'elle nous procure un plus grand nombre d'auditeurs.

Du reste, le renouveau liturgique et le renouveau de la prédication par l'homélie se conditionnent mutuellement.

C'est dans le mystère du culte que la prédication puisera les meilleures forces de renouvellement.

On parle beaucoup de prédication liturgique. Trop souvent encore, il s'agit de bavardage stérile sur la liturgie ou

sur les rites. Liturgie et rites parlent par eux-mêmes, à condition qu'ils soient authentiquement célébrés. Trop discuter sur les rites, c'est tout au plus du reportage, c'est bien inférieur au bon petit sermon vieux genre en trois points.

Comme je suis convaincu que cette Session nous apportera encore beaucoup d'éclaircissements sur l'homélie, surtout dans l'ordre pratique, je termine mon exposé par une citation d'un illustre Père de l'Église, qui me semble résumer toute la préoccupation de notre sujet. Saint Jérôme, dans sa lettre à son ami Népotien, lettre pleine d'excellents conseils sur la vie sacerdotale, lui dit au sujet de la prédication :

Nolo te declamatorem esse, sed mysteriorum peritum et sacramentorum Dei tui eruditissimum.

CH. RAUCH,
Curé d'Ottersthal (Bas-Rhin).

NOS PROCHAINS CAHIERS

17. — Le sens humain et chrétien du repas.
18. — Débat sur le sacré.
Liturgie et œcuménisme.
19. — Qu'est-ce que la pastorale ?
20. — La liturgie des funérailles.